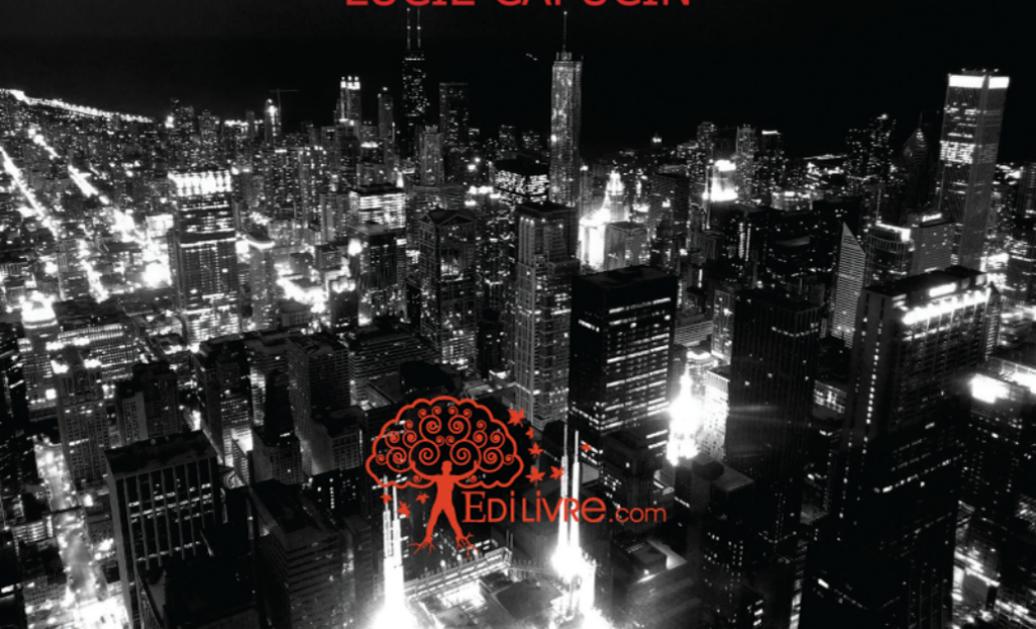


JOHNNY MC GURN, LE DIABLE DE



LUCIE CAPUCIN



Lucie Capucin

Johnny Mac Gurn
« le Diable de Chicago »

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4743-2

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Prologue

LES ACTUALITES AUX U. S. A. EN 1954 :

Le Président des U. S. A. est Dwight Eisenhower.

Son vice-Président s'appelle Richard Nixon.

Le 21 janvier, le « Nautilus », premier sous-marin nucléaire, croise devant New-York.

Le 17 juin, c'est la fin du maccarthisme, suite aux attaques des responsables de l'armée par le sénateur Mc Carthy, ces attaques ayant fait l'objet de vives critiques.

Du 5 au 17 octobre, l'ouragan Hazel tue 1000 personnes en Haïti, avant de frapper les U. S. A. jusqu'à Toronto.

à François,

Chapitre 1

Chicago, 1954.

Au coin de la rue, le visage caché dans l'ombre,
l'homme attendait.

Comme un chasseur guettant sa proie.

Il faisait glacial ce matin-là : moins 8°.

Comme le matin de la Saint Valentin, en 1929. Le
jour du fameux massacre.

Mais on était cette fois à quelques jours de Noël,
en 1954.

Et ce ne serait pas un massacre.

Simplement une exécution.

L'homme attendait toujours, le revolver caché
dans son holster.

Il était prêt.

Comme il y a dix ans, pour la première fois...

*

* *

Il faisait très froid aussi ce jour-là. C'était le 14 février 1944.

Il attendait, revolver au poing, la peur au ventre, celui qui allait bientôt sortir de chez lui, ne se doutant de rien.

Cet homme avait commandé l'exécution de son père quand lui n'était encore qu'un enfant de sept ans à peine.

C'est pourquoi cet homme devait mourir, de sa main.

Le jeune garçon à côté de lui, son ami Tony, assis au volant de la Buick Roadmaster, dont il laissait tourner le moteur, tremblait comme une feuille en essayant d'allumer une cigarette.

– Ça va, Johnny ? lui dit-il d'une voix mal assurée.

– Je suis prêt !

La porte de la maison s'ouvrit.

Un homme apparut dans l'embrasure, grand, robuste, vêtu d'un long manteau noir, coiffé d'un chapeau qui lui masquait le haut du visage.

– T'es sûr que c'est lui ? demanda Tony d'une voix tremblante.

– Sûr, répondit Johnny en visant l'homme.

Il avait répété ce geste des dizaines de fois, avec la même arme. Il s'était entraîné à tirer sur des cibles tous les jours, des semaines et des mois durant, pour viser de mieux en mieux, tirer de plus en plus vite.

Il avait repéré la maison, le voisinage, les habitudes et les occupations de sa future victime, pour déterminer le lieu et le moment idéals de son exécution.

La seule chose qu'il regrettait, c'était d'agir gratuitement, de tuer uniquement par désir de vengeance, au lieu d'être payé pour ce meurtre, comme son père l'avait été toute sa vie.

Mais il savait que le premier meurtre qu'avait commis son père était aussi un acte de vengeance, pour tuer celui qui avait assassiné lâchement le père de son père, en Sicile, il y avait bien longtemps.

Et il allait donc agir comme lui : tuer l'un des assassins de son père.

« Seul le sang peut laver le sang. » dit un proverbe Sicilien.

Johnny devait appliquer ce proverbe à la lettre, comme une sentence...

L'homme était maintenant sorti. Une femme venait d'apparaître sur le seuil de la porte.

Sa silhouette claire se détachait dans l'embrasure, à côté de la silhouette sombre de l'homme.

Johnny attendait, calmement :

– Mais vas-y ! Qu'est-ce que t'attends ? dit Tony, de plus en plus nerveux.

– C'est lui que je veux tuer, pas elle, répliqua Johnny.

L'homme s'éloignait maintenant en marchant d'un pas tranquille vers une Lincoln noire garée devant la maison.

Johnny tira.

La détonation éclata, assourdissante. L'homme s'effondra sur le sol, tué net, atteint en plein cœur.

La femme se mit à courir en hurlant, et tomba à genoux près du corps sans vie.

– Fonce ! cria Johnny.

Tony démarra aussitôt, sans se faire prier.

Brusquement soulagé, Johnny poussa un cri de victoire, fier d'avoir enfin accompli sa vengeance.

Il n'avait que quinze ans. Et Tony à peine treize.

La Buick alla se perdre dans une ruelle sombre, à l'abri d'éventuels poursuivants.

Tony, les mains toujours crispées sur le volant, laissa retomber sa tête en avant, épuisé par l'émotion. Puis il regarda Johnny sans presque le reconnaître : il se tenait droit, l'air calme, les yeux brillants, sa main serrant encore le revolver.

Son ami venait de tuer un homme, pour la première fois.

Et Tony savait une chose : jamais il ne pourrait devenir comme lui, même avec tous les efforts du monde, et il l'admirait pour ça.

– Johnny... ça va ?

Son ami tourna la tête vers lui, un sourire indéfinissable aux lèvres :

– Je suis un tueur, comme mon père.

C'était il y a dix ans...

*

* *

Mais chaque fois, il éprouvait toujours les mêmes sentiments de fierté et de victoire.

Un frisson parcourut son échine quand il vit l'homme sortir de l'hôtel où il se croyait en sécurité. C'était bientôt le moment.

Sa cible s'appelait O'Connor, journaliste. Un « fouille-merde » à éliminer.

O'Connor, tranquillement, allumait une cigarette avec son briquet.

Johnny sortit de l'ombre où il se cachait, marcha vers sa proie d'un pas tranquille et se planta droit devant l'homme, une cigarette dans la main gauche, comme s'il demandait du feu. Sans méfiance, l'homme lui tendit son briquet, sans voir le révolver que l'autre tenait dans la main droite, pointé sur sa poitrine.

La détonation fit un bruit assourdi, à cause du silencieux.

O'Connor s'effondra sans un cri.

Sans savoir qu'il venait d'être tué par « le Diable de Chicago », Johnny Mc Gurn.

Plus tard, dans un cinéma de quartier :

– Bon sang ! Il est chouette ce film, hein, Dino ? disait un jeune homme à son voisin.

– Mmouais, bougonna celui-ci, en relevant le bord de son chapeau ; bien qu'à moitié endormi, il s'efforçait de suivre un peu l'action. Et appelle-moi Dan, tu veux ?

– Moi, c'est Tonio, mais on m'appelle Tony. Pour moi, c'est pareil ! Quelle importance ?

– Silence ! souffla une voix impérieuse derrière eux.

Le dénommé Tony eut un geste d'agacement et allait répliquer quand un sourd murmure s'éleva dans la salle au moment où Paul Muni apparut sur l'écran, superbe dans le rôle de Scarface, donnant ses ordres à son fidèle lieutenant.

– Celui qui est à côté de Capone, c'est Jack Mc Gurn, dit Tony, admiratif.

– Qui c’est, ce Mc Gurn ?

– Tu connais pas « Machine Gun Jack » ? C’était le bras droit d’Al Capone.

– Tu l’as connu, toi ?

– Non mais je connais son fils. Et c’est le bras droit de Don Battisti.

Tony avait parlé d’un ton si convaincu et si chaleureux que Dan fut impressionné :

– Tu pourras nous présenter ?

– OK, bien sûr. On est comme des frères. D’ailleurs, il est assis à côté de moi, dit Tony avec un sourire.

Le nommé Dan se pencha pour regarder le jeune homme assis dans l’ombre :

– Hé, je ne savais pas qu’on était avec « le Diable de Chicago » ! fit-il, admiratif. C’est bien comme ça qu’on t’appelle ?

– Silence !! grondèrent plusieurs voix derrière eux.

– On fera les présentations plus tard, dit le jeune homme, avançant la tête pour sortir de l’ombre. Pour l’instant, j’aimerais pouvoir regarder la suite du film.

Devant son ton sec et arrogant, les deux autres se turent, au grand soulagement des autres spectateurs.

*

* * *

– Monsieur le juge ! Monsieur le juge ! hurlait un jeune homme en courant dans les couloirs du palais de Justice.

Ses cris résonnaient tellement dans le silence que, sur son passage, les portes s’ouvraient, des têtes

apparaissaient, et un brouhaha de murmures montait en s'amplifiant dans le vaste bâtiment.

– Ça y est, monsieur le juge ! Cette fois, on le tient !

Le jeune homme venait d'entrer, tout essoufflé, dans le bureau du juge, qui se leva aussitôt, avec un sourire amusé.

– Alors, Franck, vous l'avez enfin arrêté, ce Joe Battisti ? Au fait, bonjour, sergent Mallory ! dit-il en lui tendant la main.

– Oh pardon, monsieur Mandell, je vous prie de m'excuser. Bonjour, monsieur le juge !

Le dénommé Franck, face à ce grand gaillard au regard volontaire, à l'allure énergique, ne sut tout à coup plus que dire. Ce fut Mandell qui reprit la parole :

– Et vous l'avez coincé comment ? Grâce à une femme, peut-être ?

– Non, vous savez, tous les gangsters ne sont pas comme Dillinger, répondit Franck en souriant. Celui-là n'est pas l'ennemi public numéro un, mais c'est un coriace. Enfin, on a pu l'arrêter quand même, avec témoignages et preuves à l'appui.

Le juge – un homme de grande stature, aux cheveux grisonnants, coiffés en bataille et aux yeux d'un gris-bleu indéfinissable – tout en s'asseyant sur un coin de son bureau, avait pris une boîte de cigares et la tendait à Franck, qui refusa poliment.

– Vous avez tort. Ils sont excellents. Ce sont des cigares de contrebande.

Franck sourit à nouveau, puis, redevenant sérieux, soupira :

– En tout cas, pour moi, le travail est fini, tandis que pour vous...

– Je sais, dit le juge d'un ton grave. Vous aurez au moins un avancement au grade de lieutenant, j'espère ? Quelle joie ce serait pour ma femme... et ma fille aussi, bien sûr, ajouta-t-il après une pause.

Tout en parlant, il guettait sa réaction.

Mais celui-ci n'osa rien répondre. Le juge dévisageait ce jeune homme aux cheveux châtain coupés court, aux yeux clairs et malicieux, à la tenue impeccable, qui, du haut de ses vingt-cinq ans, ressemblait malgré tout à un garçonnet à côté de lui.

Il le prit par l'épaule, d'une façon presque affectueuse :

– Vous savez, Franck, je vous aime bien. Je ne vous dis pas ça uniquement parce que vous avez arrêté ce dangereux gangster, que j'avais envie de voir derrière les barreaux depuis longtemps. Vous savez, ma femme cuisine très bien. Puis-je vous inviter à dîner un soir, en famille ?

– Avec joie, Monsieur Mandell !

*

* *

Un peu plus tard, en soirée, dans le salon d'une riche demeure de la ville, une toute jeune fille, à peine âgée de dix-huit ans, portant une tenue stricte et un maquillage très discret, lisait seule, assise sur un canapé.

Avec ses cheveux blonds noués sagement sur la nuque et ses grands yeux sombres, elle ressemblait à

une poupée sage, en vraie jeune fille de bonne famille qu'elle s'efforçait d'être.

Elle lisait un roman de John Steinbeck : « les raisins de la colère ».

Plongée dans sa lecture, elle n'avait pas entendu l'homme qui s'approchait d'elle sans bruit.

– Bonsoir, ma petite Sarah, dit-il en déposant un baiser affectueux sur sa joue.

La jeune fille tressaillit, puis tourna la tête en souriant, l'air encore un peu rêveur.

– Bonsoir, père. Tu rentres bien tôt, ce soir.

– Ce n'est pas un reproche, quand même ?

– Oh non, au contraire ! C'est si rare de pouvoir compter sur toi pour dîner !

Elle posa son livre, se leva et, faisant face à son père, le juge Mandell, l'embrassa tendrement sur la joue.

– A propos de dîner, devine qui j'ai invité pour une prochaine soirée ?

– J'espère que c'est une bonne surprise, dit Sarah dans un soupir. Je ne tiens pas à être entourée de magistrats comme la dernière fois : on se serait cru au tribunal !

– Non, ma chérie, cette fois, il n'y aura qu'un seul invité. Tu vois de qui il s'agit ?

Les yeux de Sarah pétillèrent de joie :

– Le sergent Franck Mallory ?

– Il sera peut-être bientôt lieutenant !

– Alors, c'est bien lui ? dit-elle en lui sautant au cou.

– Mais oui ! Je me suis enfin décidé à lui faire rencontrer toute la famille d'un coup !

– Et que lui vaut cet honneur ?

– Il a arrêté Joe Battisti.

Le visage de Sarah se rembrunit brusquement. Ses yeux brillaient non plus de joie mais d'effroi :

– Allons, n'aie pas peur, voyons, dit Mandell en la serrant contre lui, car elle tremblait.

– Mais on dirait que tu ne les connais pas ! Ils nous tueront tous jusqu'au dernier si un seul d'entre eux est jugé !

– Voyons, Sarah, je connais mon métier, et je sais quels sont mes devoirs en tant que juge et citoyen. Je ne peux pas laisser le crime impuni. Il faut une justice pour ce pays. Personne ne pourra me faire reculer, même pas toi... De toutes façons, ta mère et toi, vous ne risquez rien, ajouta-t-il après un silence.

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ? C'est à cause de...

Elle se mordit les lèvres puis se tut.

Mandell lui tourna le dos. En le regardant s'éloigner, Sarah eut l'impression qu'un voile noir s'abattait sur lui et que sa silhouette devenait floue.

Elle s'aperçut alors tout simplement qu'elle pleurait.

*

* *

Au même instant, dans un bar discret de Chicago :

– Salut, Johnny ! cria Tony à l'homme qui venait d'entrer dans le bar. Viens que je te présente un nouveau dans l'équipe !

Le dénommé Johnny s’avança d’un pas tranquille jusqu’à leur table, d’une démarche presque féline. Très grand, d’une élégance raffinée – il faisait faire ses costumes sur mesure chez le meilleur tailleur de Chicago et ne portait que des cravates en soie –, le visage mince, les traits anguleux, des yeux d’un bleu limpide contrastant avec ses cheveux très noirs, il paraissait aussi séduisant qu’inquiétant.

D’ailleurs, toutes les serveuses et rares clientes se retournaient sur son passage.

En le regardant s’approcher, Tony ne pouvait qu’admirer ce jeune homme d’à peine 26 ans : tous deux étaient nés de père sicilien et de mère américaine, et faisaient partie du même clan.

Mais, contrairement à son ami, Johnny avait un travail bien spécifique : tueur à gages.

Son travail consistait à tuer sur ordre donné par le chef du clan, Don Carlo Battisti.

Il était le meilleur du clan, et Tony pensait même qu’il était le meilleur de tout Chicago, voire de tous les Etats-Unis.

– Salut, Tony, dit simplement Johnny en lui tendant la main.

Il ôta son chapeau et s’assit près de lui.

– Je te présente Dan Kelly, dit Tony en désignant le jeune homme assis en face de lui. Tu te rappelles ? On était au ciné ensemble !

Les deux hommes échangèrent une franche poignée de mains.

– Alors, tu prends quoi ? demanda Tony.

– Comme toi.

– Alors, trois whiskies ! commanda Tony à la serveuse qui passait. Tu peux boire aujourd’hui, non ?

Johnny esquissa un sourire :

– Oui. J’ai fini mon travail.

Tony avait mis du temps à s’habituer au mot « travail » pour parler de meurtre commandité, mais comme il connaissait bien son ami, il savait que pour lui, il s’agissait du terme approprié, car il avait une excellente conscience professionnelle, que peu d’hommes comme lui possédaient.

– Tu sais, dit Tony, c’est un as, mon ami Johnny. C’est vraiment lui le meilleur pour liquider une affaire.

Il savait aussi que, dans un lieu public, fut-il fréquenté par la pègre, il fallait éviter certains mots apparentés à « tuer ».

– Tu ne devrais pas parler comme ça ici, Tony, fit Johnny d’un ton moqueur.

– Et pourquoi ? On peut dire ce qu’on veut ! On est entre nous !

– Justement. Tu n’ignores pas que beaucoup de types dans cette salle font le même travail que moi.

Sur quoi Tony prit un air confus, embarrassé, d’autant plus que la plupart des clients avaient tourné la tête vers lui pour le regarder avec insistance.

Désireux de changer de sujet, Tony présenta le nouveau de l’équipe à son vieil ami :

– Lui, c’est Dan Kelly. Je l’ai rencontré chez Fredo, qui le connaît bien. Il dit que c’est un type réglo. Au fait, c’était chouette, le film ! C’était le bon vieux temps, hein ?

Johnny ne dit rien, mais une certaine tristesse se lisait dans ses grands yeux clairs.

Dan Kelly, qui semblait impressionné par le jeune tueur, se hasarda à lui parler :

– Tony m’a déjà dit que tu es le fils de Jack Mac Gurn, l’exécuteur de Capone. Je suis vraiment content de faire ta connaissance. Quand j’étais même, j’avais envie de devenir quelqu’un comme lui.

Un pâle sourire éclaira le visage de Johnny :

– Moi aussi, Dan...

La serveuse apportait les whiskies. C’était une superbe grande brune, outrageusement maquillée. Dan la regarda de haut en bas avec un petit sifflement admiratif :

– Quelle beauté !

Devant l’air indifférent de Johnny, il lui lança :

– Elle me plaît bien, cette fille ; pas toi ?

Tony répondit à sa place :

– Lui, il n’aime que les petites blondes. Pas vrai ? ajouta-t-il en le poussant du coude.

Johnny posa une main amicale sur son épaule puis leva son verre :

– Aux Mac Gurn, père et fils !

Après avoir bu, ils continuèrent à discuter tard dans la nuit.

*

* * *

Dans la salle de réception de l’hôtel qui lui servait de Quartier Général, Don Carlo Battisti, le père de

Giovanni, dit Joe, avait réuni tous les membres importants du clan afin de discuter de la manière d'agir pour faire libérer son fils le plus rapidement possible. Plusieurs solutions se présentaient.

Le faire évader ? Hors de question. Don Battisti voulait que son fils soit relâché, qu'il sorte la tête haute et non en se cachant.

Payer une caution ? Le juge Mandell, chargé de l'affaire, restait inflexible et incorruptible. Et lui seul avait le pouvoir de faire garder Joe en détention.

Attendre le procès en exerçant des pressions sur les magistrats et le jury ? C'était possible, mais beaucoup trop long : l'instruction du procès et le procès lui-même pouvaient durer des mois, comme le procès de Capone.

La seule solution réaliste et acceptable restait de menacer ou d'éliminer le juge Mandell, afin qu'un autre juge soit saisi de l'instruction. Un juge corruptible, évidemment.

Un membre du clan, Marco Moretti, qui se trouvait là avec son fils Antonio – dit Tony – demanda alors à prendre la parole. Don Battisti lui permit d'intervenir. Il connaissait Moretti depuis de longues années et avait toute confiance en lui. Ce dernier se leva pour s'adresser à lui :

– Don Battisti, je vous remercie de me laisser la parole. Avec tout le respect que je vous dois, je ne pense pas que s'attaquer au juge Mandell soit la meilleure solution. Je connais cet homme : c'est un juge intègre et courageux. S'il a osé agir contre nous tous en acceptant d'instruire le procès de votre fils, même les menaces contre sa vie... ou sa famille, dit-il en marquant une pause, ne pourront l'arrêter. Et si

vous le supprimez, personne ne croira à un accident. Vous seriez aussitôt soupçonné, ou même arrêté et jugé comme votre fils.

Des murmures de réprobation s'étaient élevés dans l'assistance :

– Dis-moi, Moretti, aurais-tu peur d'un simple juge ?

– Moretti, tu es un lâche. Don Battisti a raison : il faut empêcher ce juge d'agir, et au plus vite !

– Personne n'a le droit de nous juger : nous sommes au-dessus des lois de ce pays !

Don Battisti fit signe à tous de se taire et le silence se rétablit rapidement :

– Je comprends tes raisons, Marco. Je sais aussi que Mandell est un dangereux ennemi pour nous tous, qu'il ne faut pas négliger. C'est pourquoi j'ai décidé, pour m'occuper de lui, de faire appel à celui qui est un peu comme mon fils, et en qui j'ai toute confiance : Angelo Di Morra, le digne successeur de son père Vincenzo. Viens près de moi, et dis-moi si tu es d'accord.

Johnny Mac Gurn, habitué à s'entendre appeler de son vrai nom par le Capo (« chef »), un grand ami de son père, se leva et s'approcha du vieil homme, qui le prit affectueusement par la nuque :

– Alors, Angelo, penses-tu que tu puisses aider un père à retrouver son fils ?

– Je suis à vos ordres, Don Battisti, répondit-il simplement.

Marco Moretti avait repris sa place. Son fils Tony et lui se regardèrent longuement sans rien dire.

Plus tard, alors qu'ils sortaient de la salle de réception, ils se parlèrent un moment à voix basse :

– Tonio, mon fils, dit Moretti d'un air accablé. C'est dur pour toi, je le sais. Je m'y attendais un peu, depuis longtemps. Je crois que tu vas devoir parler à... celle qui t'a élevé. Si elle t'écoute, elle sauvera non seulement sa vie, mais aussi celle de ta sœur.

– Non ! Je ne veux plus lui parler ! Elle nous a abandonnés et a trahi notre clan ! Mais ma sœur, elle, n'y est pour rien. Il faut la sauver ! Elle ne doit pas payer pour les fautes de sa mère !

– Tais-toi ! ordonna Moretti, les yeux brillants de colère. Ne parle pas ainsi de celle qui a été la seule femme de ma vie ! C'est vrai qu'elle nous a quittés, qu'elle a trahi les siens, mais vois-tu, c'est une vraie Américaine. Elle est différente de nous. Malgré tout, c'est elle qui a mis au monde ta sœur, c'est elle qui vous a élevés. N'oublie jamais les liens du sang, mon fils. Rien ne peut les effacer.

– Mais je dois aussi obéir à Don Battisti. Que devrais-je faire s'il m'ordonne de lui faire du mal ?

– Un homme d'honneur n'a qu'une parole, une seule famille. Essaie de concilier les liens du sang et la loi de notre clan. Tu ne peux pas désobéir au « capo » (chef).

– Je sais, père, mais je le ferai s'il le faut... pour sauver ma sœur ! affirma Tony afin de clore la discussion.

Son père le regarda s'éloigner en soupirant. Chacun avait prudemment respecté la loi du silence en ne prononçant pas les prénoms des personnes concernées.

Mais Moretti savait qu'un jour la vérité éclaterait, tôt ou tard, et qu'elle signerait peut-être leur arrêt de mort à tous.

*

* *

Chapitre

2

Le soir même, chez les Mandell :

Quand la sonnette d'entrée retentit, de façon répétée et impérieuse, les Mandell commençaient à dîner, en compagnie du sergent Franck Mallory, très impressionné de se retrouver dans la famille du célèbre juge, et intimidé d'être assis en face de Sarah.

Il vit son joli visage rayonnant s'assombrir tout à coup, comme si elle craignait cette visite inattendue.

– Tu attends quelqu'un d'autre, Bart ? demanda Helen, la femme du juge.

– Non, chérie, je t'assure. Carol, allez donc voir, s'il vous plait !

La bonne alla ouvrir et recula aussitôt, effrayée.

Devant elles se tenaient cinq hommes, très élégants, tous vêtus de noir, à l'air menaçant et arrogant :

– Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Sans répondre, ils entrèrent brusquement, s'avancèrent dans le hall.

L'un d'eux, un jeune homme brun aux yeux d'un bleu limpide, qui était visiblement leur chef, sortit un pistolet pour menacer la bonne qui, affolée, poussa un cri étouffé.

Mandell s'était levé pour se rendre rapidement dans le hall, fermant derrière lui la porte de la salle à manger, afin de ne pas déranger inutilement les autres.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-il sèchement.

Celui qui était le chef – Johnny Mac Gurn – lui répondit aussi sèchement :

– Vous savez qui nous sommes, et pourquoi nous venons.

– Dites-moi qui vous envoie, et on pourra peut-être discuter.

Sans répondre, Mac Gurn le poussa de côté, ouvrit la porte, entra dans la salle à manger, pendant que les quatre autres hommes se déployaient autour de la table. Comme des rapaces prêts à se jeter sur leurs proies.

Deux des hommes avaient saisi Mandell ainsi que Carol pour les obliger à les suivre.

Ils les lâchèrent quand ils cessèrent toute résistance.

Helen s'était levée sans un mot, le visage d'une pâleur de marbre.

Mallory s'était dressé d'un bond.

Seule Sarah était restée assise, hypnotisée par le regard implacable du jeune tueur.

Dans la pièce baignée de lumière, la nappe blanche, les verres étincelants, les vêtements clairs des deux femmes, offraient un contraste singulier avec les habits sombres des intrus.

Soudain, Franck sortit son arme, qu'il gardait toujours dans son holster.

L'un des malfrats le désarma aussitôt d'un coup de crosse sur le poignet, puis l'envoya rouler au sol en le frappant à la mâchoire.

– Laissez-le ! cria Sarah, se levant d'un bond.

Elle faisait maintenant face à Mac Gurn, levant vers lui ses yeux brillants de colère, et lui jeta ces mots au visage :

– Vous êtes forts à cinq contre un ! Allez, frappez-moi aussi ! Ce sera encore plus facile : je n'ai pas d'arme !

Johnny la regarda froidement, sans ciller. Il la saisit d'un geste brusque par le poignet et l'entraîna vers une chaise pour l'obliger à s'asseoir.

– Lâchez-moi, vous me faites mal ! gémit Sarah.

– Tous assis ! ordonna le tueur.

Les quatre malfrats obligèrent chacun à s'asseoir, y compris Franck Mallory, qui se relevait péniblement.

Johnny continua encore un instant à serrer le poignet de la jeune fille, jusqu'à ce qu'elle cesse de lui résister.

– Et maintenant, il faut que vous sachiez que rien n'arrêtera celui qui m'envoie. Rien ni personne.

Puis, désignant chacun tour à tour, il ajouta d'un ton menaçant :

– Pas vous, pointant le juge, ni vous, désignant Franck puis Helen, ni vous, dit-il en arrêtant son regard sur Sarah. Elle le fixa un bref instant puis détourna la tête.

– Savez-vous que vous osez me menacer devant un représentant de l'ordre ? déclara Mandell en s'adressant à lui avec calme, mais d'une voix forte.

– Je suis le sergent Franck Mallory. Et c'est moi qui ai fait arrêter Joe Battisti.

Le policier avait réussi à articuler ces mots en massant sa mâchoire endolorie.

Un silence suivit ces paroles.

– Bien, dit simplement le jeune tueur. Je ne suis pas prêt de l'oublier, croyez-moi. Je pense que nous nous reverrons bientôt.

Il s'approcha de Sarah et, avant qu'elle ait pu esquisser un mouvement, posa la main sur sa nuque, en exerçant une légère pression, comme s'il voulait l'étrangler. Effrayée, la jeune fille osait à peine respirer.

Mandell voulut se lever pour intervenir, mais un malfrat l'obligea à rester assis.

– Monsieur le juge, je ne voudrais pas qu'il soit fait du mal à votre fille, ni qu'il vous arrive malheur. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Le tueur relâcha la nuque de la jeune fille puis s'éloigna vers la porte, suivi des autres malfrats :

– Je reviendrai, autant de fois qu'il le faudra. Et je vous souhaite à tous bon appétit ! ajouta-t-il d'un ton cynique.

Les cinq hommes sortirent rapidement.

La bonne alla aussitôt refermer la porte d'entrée à clé, d'une main encore toute tremblante.

Un moment se passa avant que Franck puisse prendre la parole, car le coup de crosse reçu en pleine mâchoire le faisait atrocement souffrir.

– Ne vous laissez pas faire, Monsieur Mandell, dit-il dans un souffle. Il faut porter plainte contre eux !

– Non, dit le juge. Cela ne ferait qu'empirer les choses. Ce procès aura lieu, mais pas avant que ma femme et ma fille soient en sécurité, loin d'ici.

– Je ne te quitterai pas, affirma sa femme. C'est à toi qu'ils en veulent, pas à quelqu'un d'autre.

– Votre mari a raison, dit Franck. Ils sont capables de tout. Il faut vous protéger, tous. J'y veillerai personnellement.

Seule Sarah ne disait mot.

Elle revoyait cet homme qui les avait tous menacés, qui avait serré si fort son poignet, posé la main sur sa nuque, cet homme au regard bleu magnétique qui l'avait regardée, plusieurs fois, avec insistance.

Jamais aucun homme ne l'avait regardée ainsi.

Elle le haïssait de toutes ses forces.

Mais sans pouvoir expliquer pourquoi un si grand trouble l'avait saisi lorsque la main du tueur s'était posée sur sa nuque.

– Sarah, souffla doucement une voix près d'elle. Vous allez bien ?

La jeune fille tressaillit, puis reconnut la voix de Franck et tourna la tête vers lui.

Elle le dévisageait comme s'il s'agissait d'un inconnu, alors qu'ils se connaissaient bien depuis des mois.

Visiblement choquée, elle se leva pour se jeter dans les bras de sa mère :

– J'ai eu si peur !

Et elle fondit en larmes.

Un peu plus tard, dans la Lincoln noire qui emmenait les cinq malfrats, la discussion s'engageait :

– Très bien, Dan. Tu as fait du bon travail.

– Merci, Johnny, mais ça ne m'a pas semblé trop dur. En tout cas, on peut dire que tu sais parler, toi.

Johnny, assis à l'arrière de la voiture, regardait Dan Kelly qui conduisait de façon experte :

– Et toi, tu sais conduire. J'ai bien fait de te faire engager.

– On va fêter ça ! C'est mon premier boulot depuis que je suis sorti de taule, et je tiens à l'arroser !

– OK, dit le jeune tueur. On va chez Freddy. Tu nous suis, Billy ? demanda-t-il au jeune malfrat assis près de lui.

Ils étaient tous à peu près du même âge, en-dessous de la trentaine, mais Johnny était le chef incontesté de l'équipe. Et personne n'y trouvait rien à redire. Comme disait si souvent son ami Tony, c'était lui le meilleur.

– Bien sûr, répondit Billy. Je ne refuse jamais de trinquer avec les copains !

Tandis que Dan et Billy, les nouveaux de l'équipe, discutaient avec les deux autres, plus anciens, mais à peine plus âgés qu'eux, Mike et Gary, Johnny resta songeur et silencieux pendant tout le temps du trajet.

Dans le rétroviseur, il s'imaginait le visage d'une certaine jeune fille effrontée, puis effarouchée, une petite blonde aux yeux sombres qui était la seule à oser soutenir son regard.

*

* *

Pendant ce temps, dans leur chambre, Bart Mandell et sa femme Helen, ne parvenant pas à trouver le sommeil, discutaient eux aussi :

– J’espère que ce Mallory saura nous protéger, soupirait Helen. Il a l’air si jeune.

– Oui, mais je crois bien qu’il tient beaucoup à Sarah.

– J’ai si peur pour elle, et pour nous tous. Ces hommes avaient l’air prêt à tout. Tu as vu comme leur chef a brutalisé notre petite Sarah quand elle l’a insulté ?

– Ah, elle n’a pas froid aux yeux, ta fille ! Elle a de qui tenir !

Voyant l’air soudain contrarié de sa femme, Mandell l’embrassa tendrement en la serrant contre lui :

– Excuse-moi, je ne voulais pas évoquer le passé.

Helen revoyait en effet son passé, refoulé avant tant de peine, ressurgir brutalement.

– Serre-moi fort, murmura-t-elle en se blottissant dans ses bras. Jure-moi que tu ne l’abandonneras jamais !

– Je te le jure. Tu sais bien qu’elle a toujours été comme ma propre fille.

– Et elle t’a toujours aimé plus que...

Les mots se figèrent sur ses lèvres. Helen se rendit compte que, même après tant d’années, elle n’arrivait plus à prononcer le nom du véritable père de Sarah.

*

* *

A la nuit tombée, Sarah ne parvenait toujours pas à s'endormir.

Elle avait réussi à sombrer dans un sommeil agité, mais s'était réveillée en sursaut, affolée, ne sachant si elle avait rêvé ou non ce qui s'était passé la veille, au cours du dîner, lorsque ces hommes avaient surgi dans la salle à manger.

Elle avait l'impression de revivre sans cesse la même scène, comme un cauchemar sans fin.

C'était comme si le passé oublié refaisait surface brutalement.

Soudain, il lui sembla entendre, venant du dehors, une voix familière qui l'appelait avec insistance :

– Sarah ! Sarah ! Réveille-toi, je t'en prie ! Ouvre-moi, Sarah ! répétait la voix, de plus en plus fort.

La jeune fille se leva, bien qu'à demi-endormie, et s'élança vers la fenêtre, qu'elle ouvrit pour laisser entrer un jeune homme aux cheveux bruns bouclés, hors d'haleine, à l'air désesparé :

– Tony ! Qu'est-ce qui se passe ?

Le garçon – Tony Moretti – se mit alors à parler si vite, en italien, comme s'il craignait d'être entendu, que Sarah dut lui demander plusieurs fois de se taire et de se calmer.

Enfin, il accepta de s'asseoir sur le bord du lit et, levant les yeux vers la jeune fille qui le regardait avec tendresse, réussit à dire péniblement :

– Sarah, ma petite Sarah, tu es en danger, en danger de mort. Il faut que tu partes, que tu quittes la ville tout de suite.

Ils se tenaient les mains, comme pour ne pas se perdre.

Tony trouvait la jeune fille belle à en pleurer dans sa chemise de nuit blanche, avec ses longs cheveux blonds défaits sur ses épaules et ses yeux magnifiques, comme deux lacs sombres.

Sarah ne dit rien et s'assit près de lui :

– Je sais, dit-elle dans un soupir. Des hommes sont venus hier soir. Je crois qu'ils ne veulent pas que le fils Battisti soit jugé. Mais père n'a pas peur et...

– Ce juge n'est pas ton vrai père ! jeta Tony avec colère en se levant brusquement.

Il prit Sarah par les épaules, comme s'il allait la secouer.

– Tu n'as qu'un seul père, et c'est le nôtre, petite sœur, ne l'oublie pas, dit-il d'une voix soudain très émue.

Sarah baissa la tête, émue elle aussi :

– Non, je n'oublie pas...

Puis elle ajouta avec colère :

– Mais je n'oublie pas non plus que Moretti – elle l'appelait ainsi pour le distinguer de son père adoptif – a jeté ma mère dehors, et que le juge Mandell, lui, m'a toujours aimée comme si j'étais sa vraie fille ! Quand je suis partie, Moretti n'a jamais cherché à me revoir ! Et toi, maintenant, mon propre frère, tu dois venir me voir en cachette depuis dix ans, comme un voleur !

Elle se cacha le visage dans les mains, prête à pleurer.

Désemparé, Tony s'assit de nouveau près d'elle et la serra dans ses bras avec force :

– Ne pleure pas, ma petite Sarah, je t'en prie... Est-ce que tu connais les hommes qui sont venus ici hier soir ? Il faut que je sache.

Sarah revit aussitôt le jeune homme au regard si terrible, et à la voix si dure. Elle sentit presque à nouveau le contact de sa main sur sa nuque... Quant aux autres, ils n'avaient pour elle pas de visage.

– Je ne les ai jamais vus avant.

– Mais tu pourrais les reconnaître si tu les voyais ?

Sarah secoua la tête, comme pour chasser l'image du jeune tueur, qu'elle avait vu dans son cauchemar abattre toute sa famille.

– J'ai si peur. Le juge Mandell veut ce procès, depuis longtemps. Tu connais peut-être quelqu'un qui pourrait nous aider ?

– Notre père ne peut pas empêcher Battisti de vouloir sauver son fils. Il m'a simplement dit de venir te parler, pour te convaincre de partir.

Le visage de Sarah s'éclaira d'un pâle sourire :

– C'est vrai ? Alors, il pense encore à moi ?

– Il faut vraiment que tu partes, dit Tony d'un ton brusque. N'importe où, avec ta mère... Moi, j'irai voir Johnny pour lui demander de l'aide. Je crois qu'il m'écouterà.

– Qui est-ce ? Un ami ?

– Plus qu'un ami. Il est comme un frère pour moi.

Tony avait hésité avant de parler de lui, car il n'aimait pas mêler vie privée et vie professionnelle devant Sarah. Mais il voulait à tout prix rassurer sa sœur.

– Son vrai nom, c'est Angelo. Il est de père Sicilien et de mère Américaine, comme nous, tu vois. Alors, il se fait appeler Johnny. Ça fait presque dix ans qu'on se connaît.

– Mais pourquoi tu ne m'as jamais parlé de lui ?

– A cause de son travail.

Sarah le regardait d'un air étonné, un peu inquiet, se demandant ce que Tony allait lui révéler.

– C'est un tueur professionnel. Il travaille pour Battisti.

Sa sœur eut l'air si choqué et bouleversé que Tony se reprocha aussitôt d'avoir dit la vérité.

– N'aie pas peur, je ne suis pas comme lui. Je n'ai jamais tué personne, je te jure.

– Mais tu es l'ami d'un tueur, d'un assassin ! Comment peux-tu être l'ami de quelqu'un qui veut tous nous tuer sur l'ordre de Don Battisti ?

– Johnny ne fera jamais une chose pareille ! Et ton juge, il tue aussi de pauvres gars en les envoyant sur la chaise électrique !

Il se tut soudain, car un bruit de pas rapides montait dans l'escalier :

– Adieu, Sarah, dit-il en s'élançant vers la fenêtre.

La jeune fille, en larmes, courut se jeter à son cou.

– Pardon, mon Tonio, pardon ! Pas adieu ! Reviens-moi vite, je t'aime trop !

Tony l'embrassa tendrement sur le front. Bien que de petite taille, il la dépassait largement d'une tête.

– Moi aussi, je t'aime, petite sœur. Alors, au revoir !

Puis, après avoir enjambé le rebord du balcon, il descendit en prenant appui sur l'espalier fixé au mur, sur lequel poussait une glycine. Ce stratagème lui permettait de venir voir sa sœur à l'insu des Mandell. « Comme un voleur », avait dit Sarah.

Mais Tony ne pouvait s'empêcher de penser que c'était le juge Mandell qui lui avait volé sa sœur.

Helen Mandell entra peu après dans la chambre, l'air affolé. Sarah lui tournait le dos, debout face à la fenêtre, regardant la silhouette de Tony s'éloigner dans la nuit.

– Tout va bien, Sarah ? J'ai cru entendre quelqu'un parler !

– Non, maman, dit la jeune fille sans se retourner, pour cacher ses larmes. C'est moi qui rêvais.

– Ma pauvre petite. Tu as fait un cauchemar, toi aussi... Vérifie que ta fenêtre est bien fermée, surtout. Ces hommes m'ont terrifiée. J'ai peur qu'ils reviennent.

– Moi aussi, dit Sarah, toujours tournée vers la rue.

Elle continuait de suivre des yeux Tony et le vit s'engouffrer dans une Buick Riviera, qui démarra aussitôt à vive allure.

Elle se demanda qui la conduisait.

Etait-ce l'ami de son frère, Johnny, ce tueur à la solde des Battisti ? Et si c'était lui, l'homme aux yeux bleus qui les avait menacés ?

– Je n'arrive plus à dormir, dit sa mère dans un soupir. Et toi non plus, je vois.

Sarah tressaillit, puis se retourna et marcha rapidement vers son lit pour se recoucher.

– Il faut essayer de ne plus penser à tout ça, ajouta Helen. Ton père sera plus fort qu'eux.

Son père. Tony venait de lui parler de son vrai père, Marco Moretti.

Pensait-il encore vraiment à sa mère et à elle ?

Qu'allait-il arriver maintenant ?

Allait-elle revoir Tony, et cet homme qui l'effrayait et la fascinait en même temps ?

Mais qui était-il donc ?

Sarah ferma les yeux, laissant sa mère refermer la porte sans bruit.

Elle finit enfin par se rendormir d'un sommeil très agité.

*
* * *

Dès le lendemain, Tony essaya en vain de trouver Johnny.

On lui apprit que son ami, ainsi que Mike et Gary, de même que Dan et Billy, les nouveaux en renfort, étaient en mission pour l'instant et ne pouvaient être contactés, leur travail de surveillance et d'approche nécessitant la plus grande discrétion.

Jour après jour, le juge Mandell élaborait le dossier d'instruction pour le procès de Joe Battisti.

Et, jour après jour, Johnny Mac Gurn et son équipe surveillaient le juge, se renseignaient sur lui.

Le tueur épiait sa prochaine victime. Le chasseur guettait sa proie.

Mac Gurn avait des instructions précises : étant donné que le juge ne céderait pas aux menaces – c'est d'ailleurs ce qu'il avait déclaré à la presse – il fallait qu'il meure avant le procès, et que sa mort paraisse accidentelle.

Il fallait aussi que le dossier d'instruction disparaisse, afin que le procès n'ait pas lieu, faute de preuves.

Après la mort de Mandell, personne d'autre n'oserait s'attaquer à Joe Battisti, jeune caïd, fils d'un vieux « capo mafioso » (chef de Mafia) très puissant.

Après des semaines de surveillance ininterrompue, Mac Gurn commençait à bien connaître la façon de vivre de Mandell : ses horaires étaient stricts, sa vie personnelle et professionnelle soigneusement réglées. Mandell veillait à ne faire aucun écart. Il était ponctuel, scrupuleux, d'une rigueur à toute épreuve. Il aimait son travail.

Mais il aimait aussi les restaurants, le théâtre, la lecture. C'était un honnête citoyen, qui appliquait les principes qu'il défendait, et aussi un bon vivant, un homme très cultivé, désintéressé.

Mac Gurn ressentait une certaine admiration pour lui, contrairement à toutes ses cibles précédentes.

Mais il savait que chacun était pour l'autre un ennemi.

Et il avait toujours obéi aux ordres de Don Battisti.

*

* *

Un soir, Bart Mandell invita sa femme et sa fille au théâtre. Cela lui arrivait rarement lorsqu'il travaillait sur un dossier important. Elles étaient donc toutes les deux ravies.

Lui seul parut remarquer qu'une Buick Riviera noire les suivait ; elle resta garée en face du théâtre, mais il ne put distinguer le visage de ses passagers.

Puis il pensa que son imagination lui jouait des tours et plaisanta même à ce sujet pendant la soirée.

Devant les réactions inquiètes d'Helen et de Sarah, il détourna la conversation.

Plus tard, il s'aperçut que la même Buick noire réapparaissait régulièrement.

Il le signala au sergent Franck Mallory, qui renforça alors sa protection rapprochée.

Aussitôt, la Buick noire sembla disparaître.

Se croyant à l'abri, le juge continua à compléter le dossier d'instruction. Il recueillait témoignages, accusations, preuves, sans un instant de répit.

Joe Battisti était en effet inculpé d'escroquerie, d'abus de pouvoir, de tentatives de corruption, de faux en écritures, de non-déclaration au fisc – ce qui rappelait étrangement l'inculpation d'un certain Al Capone vingt-cinq ans plus tôt – et il encourrait une sévère condamnation.

*

* *

Ce jour-là, un peu avant Noël, il faisait très froid, mais Bart Mandell était de bonne humeur. Le dossier d'instruction était complet.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Joe Battisti, et son procès aurait donc lieu, comme prévu.

Comme les menaces qui planaient sur le juge semblaient avoir disparu, la protection policière s'était bien relâchée. Deux gardes du corps l'accompagnaient en permanence, surveillant sa maison, ses allées et venues, mais d'une façon très discrète.

Pendant que sa femme et sa fille s'occupaient joyeusement des derniers préparatifs du réveillon, Mandell décida de partager un bon repas avec son vieil ami, le procureur O'Brien.

Après le repas, ils se rendirent dans un petit bar sympathique où tous les clients ou presque venaient du Palais de Justice, pour boire ensemble une bonne bière.

Ce jour-là, il y avait peu de clients. Aussi le juge remarqua-t-il rapidement deux inconnus, d'allure jeune, d'une grande élégance, attablés un peu plus loin, qui discutaient de façon animée. L'un d'eux, portant des lunettes teintées à monture d'écaille, semblait le regarder avec insistance.

Il se leva bientôt pour se diriger vers Mandell :

– Bonjour, Messieurs, dit-il poliment d'une voix de fausset. J'espère ne pas vous déranger, mais... vous êtes bien le juge Mandell ?

Le juge leva les yeux vers lui et le dévisagea, s'efforçant de le reconnaître sans y parvenir.

– Oui, c'est bien moi. Bonjour, Monsieur... ? Veuillez m'excuser. Je crains de ne pas vous connaître.

– En effet. Je me présente : David Smith, avocat. Je viens de New-York. En fait, je suis venu uniquement pour vous rencontrer. Je souhaiterais avoir un entretien personnel avec vous, pour un cas assez urgent.

– Ecoutez, Monsieur Smith, je ne doute pas que votre affaire soit urgente, mais pouvez-vous au moins attendre que je finisse ma bière ? A moins que vous ne souhaitiez vous asseoir à ma table ?

Les policiers qui assuraient la protection du juge ayant commencé à se lever, pour une éventuelle intervention, Mandell leur fit signe que tout allait bien.

L'avocat semblait profondément irrité par la réaction du juge, qui était par contre très amusé par sa voix de fausset haut perchée. Il se demandait comment cet homme avait bien pu devenir avocat. Sans doute ses affaires marchaient-elles plutôt mal.

– Monsieur, j'ai de graves ennuis. On m'avait dit que vous étiez un magistrat sérieux et généreux, qui ne traite pas à la légère les problèmes de ses condisciples.

Mandell soupira en jetant un regard à son ami pour demander son approbation. O'Brien, amusé lui aussi par la situation, hocha la tête.

– Bon, entendu, dit-il. Voulez-vous que nous discussions maintenant ?

O'Brien se leva :

– Je vous laisse un moment pour aller saluer un ami à la table voisine.

– Je vous remercie, Monsieur, dit l'avocat en prenant sa place. Puis-je dire à mon client de venir ?

– Bien sûr !

Smith fit un signe à l'homme qui l'accompagnait. Celui-ci se leva et vint s'asseoir à côté de lui. De nouveau, Mandell le dévisagea sans le reconnaître.

– Bonjour, Monsieur le juge, dit-il. Je me présente : Harry Jones. Maître Smith est mon avocat.

Smith commença à raconter l'affaire qui l'avait amené à rencontrer le juge Mandell, réputé pour son intégrité et sa redoutable efficacité.

Il avait reçu des menaces en défendant son client. Que devait-il faire ?

Le juge s'intéressait d'autant plus à son affaire qu'il était dans le même cas.

– Ecoutez, dit soudain l'avocat, nous serions beaucoup plus à l'aise pour discuter dans un endroit plus calme. Un taxi m'attend dehors et peut nous déposer à mon hôtel, ou ailleurs si vous préférez.

Mandell accepta, prévint son ami qu'il partait. Les deux policiers suivirent aussitôt le juge, accompagné des deux hommes.

En sortant, Mandell vit un taxi garé devant le bar. Le visage du chauffeur lui était inconnu.

Puis tout se passa très vite.

Smith ôta ses lunettes et pointa discrètement, à travers la poche de son manteau, un revolver qu'il braqua dans le dos de Mandell. Le juge reconnut alors le regard bleu magnétique, implacable, du jeune tueur qui l'avait menacé chez lui.

– Pas un mot ! ordonna sèchement Mac Gurn. Faites signe aux policiers, qu'ils s'approchent !

La voix de fausset s'était changée en une voix rauque et dure.

Mandell obéit. Il sentait son cœur battre à tout rompre.

Dès que les policiers s'approchèrent, un peu méfiants, celui qui disait s'appeler Harry Jones, ainsi qu'un autre homme resté posté à l'entrée du bar, sortirent chacun une arme et abattirent les policiers à bout portant.

Tout s'était passé très vite, sans bruit, les tueurs ayant mis un silencieux aux canons de leurs armes.

Mac Gurn ouvrit la portière arrière et poussa Mandell sur le siège, puis s'assit à côté du chauffeur.

Les deux autres tueurs montèrent à l'arrière, de chaque côté de Mandell.

Le chauffeur démarra en trombe. C'était Dan Kelly.

Mac Gurn se tourna vers le juge, l'air moqueur :

– Je vous avais dit qu'on se reverrait.

Cette fois, Mandell l'avait parfaitement reconnu.

– Vous allez me tuer ?

– Oui. Je suis payé pour ça.

Mandell sentit sa nuque se raidir. Bloqué entre ces quatre hommes, il pensait que sa dernière heure était proche, mais refusait encore d'y croire.

Il fallait essayer de gagner du temps.

– A quoi servira de me tuer ? Un autre juge prendra aussitôt ma place.

– Alors je le tuerai aussi.

*

* *

Le juge s'aperçut qu'ils quittaient la ville. Quand le taxi arriva dans un endroit désert, sur une petite route bordée d'un fossé, Mac Gurn dit au chauffeur de s'arrêter.

– Descendez ! dit-il au juge.

Poussé par l'un des malfrats, Mandell dut obéir.

Il s'attendait à recevoir une balle dans la tête. Comme il n'entendait pas le déclic d'une arme à feu, il se retourna vers le tueur, qui le menaçait avec un automatique :

– Pourquoi ne tirez-vous pas ? demanda-t-il avec rage.

– Vous êtes si pressé de mourir ? Croyez-vous que tous les gars que vous avez fait condamner à mort étaient pressés, eux ? De toutes façons, il faut que votre mort ait l’air d’un accident.

– Vous oubliez les deux policiers tués. Ils étaient chargés de ma protection. Personne ne croira à un accident. On saura qu’il s’agit d’un meurtre, ordonné par Battisti.

– Peut-être. Mais je ne laisserai aucune preuve.

– Comment allez-vous faire ? demanda le juge d’une voix blanche.

– Je vais vous assommer, vous placer sur le siège arrière, et le taxi sera poussé sur le bas-côté. On croira que vous avez été victime d’un accident, le crâne fracassé par le choc, et que le chauffeur se sera enfui en découvrant votre mort.

Le tueur disait ces mots sans sourire ni émotion particulière, comme s’il parlait de choses banales.

– Vous êtes odieux ! s’exclama Mandell.

– Ne vous plaignez pas : vous ne souffrirez même pas.

– Pourquoi allez-vous me tuer ? Par haine ?

– Non. Je ne vous déteste même pas. Vous êtes un peu comme moi.

– Mais vous êtes un assassin et pas moi !

Le tueur laissa passer un silence avant de répondre :

– Je ne suis pas un vulgaire criminel, comme vous le pensez. Je ne tue que si on me paie pour ça.

– Le résultat est pourtant le même. Tuer, c’est toujours ôter la vie de quelqu’un.

– C’est vrai. Mais comme je vous l’ai dit, nous faisons le même travail : on vous paie pour envoyer des types sur la chaise électrique, et moi, pour supprimer des types comme vous.

Le tueur gardait son arme toujours braquée sur lui :

– Ecoutez, dit Mandell, je crois qu’il est inutile de discuter. Je ne vous demande qu’une chose.

Le ton de Mandell se fit presque implorant :

– Epargnez ma femme et ma fille, ma petite Sarah, je vous en supplie.

Mac Gurn tressaillit et, sans cesser de le fixer, fit un signe à Mike et Billy, qui saisirent le juge par les bras.

Mandell ne se débattit pas, conscient de son impuissance totale.

Il était à la merci de son bourreau.

Les deux malfrats l’obligèrent à se pencher en avant.

Le tueur s’approcha de lui et leva son arme pour le frapper violemment d’un coup de crosse à la tête.

Le juge s’écroula sur le sol dans une faible plainte.

– Finissez-le, dit Mac Gurn.

Les deux malfrats soulevèrent le corps inerte, qu’ils traînèrent jusqu’à la voiture. Après l’avoir placé sur le siège arrière, ils poussèrent le taxi dans le bas-côté, puis descendirent pour s’assurer que le juge était bien mort. Ils firent un signe à Mac Gurn, qui hocha la tête.

– C’était du boulot facile, hein, Johnny ? dit Kelly à Mac Gurn, qui prenait place près de lui.

Kelly avait quitté le taxi pour rester au volant de la Cadillac Fleetwood qu’il avait cachée non loin de là, derrière une maison en ruines.

Mac Gurn lui avait ordonné d'être prêt à démarrer rapidement en cas de problème.

Mike et Gary montèrent à l'arrière et la Cadillac fila aussitôt.

– Non, Dan. Ce n'est jamais facile.

Ce furent les seules paroles de Mac Gurn pendant tout le trajet.

*

* *

– Ils l'ont tué ! Mon Dieu, ils l'ont tué !

Helen Mandell laissa tomber le combiné du téléphone et s'effondra dans le fauteuil à côté d'elle.

En entrant au salon, Sarah la trouva en larmes et comprit aussitôt.

Le roman qu'elle tenait à la main – « les raisins de la colère » – tomba sans bruit sur le tapis.

*

* *

Chapitre 3

– C’était un homme fort, bon et juste. Il ne méritait pas une telle fin.

Dans le cimetière à la sortie de la ville, une foule dense se recueillait autour de la tombe du juge Barthelemy Mandell.

Des parents, de nombreux amis, des curieux, quelques journalistes, mais aussi des policiers en civil disséminés parmi la foule.

Le sergent Franck Mallory, lui, se tenait près de Sarah, petite silhouette fragile, dont les cheveux blonds et lumineux contrastaient avec le long manteau noir qui la recouvrait toute entière.

Il faisait très froid. Un vent glacial soufflait, implacable, séchant les larmes.

– Mourir avant Noël, dans un accident de voiture, continua le prêtre.

– Ce n’était pas un accident !

Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille qui venait de hurler ces mots :

– Il a été assassiné ! cria Sarah, hors d'elle. Par les hommes de Battisti ! Et vous le savez tous !

De loin, deux hommes dans une Cadillac Eldorado, suivaient la scène :

– Elle a du cran, hein, Johnny ?

Johnny ne répondit rien à son ami Tony.

Il continuait de fixer la jeune fille qui criait vengeance.

« Epargnez ma femme et ma fille, ma petite Sarah. »

Les derniers mots du juge lui revenaient en mémoire.

D'habitude, assister à l'enterrement de ses victimes ne lui procurait pas un tel malaise.

– On part, dit-il soudain en mettant le contact.

– Attends encore un peu. S'il te plaît.

– Pourquoi ? Tu la connais ?

Tony ne répondit pas, se tordant les mains en silence.

– Un juge de moins, mais bientôt peut-être des ennuis en plus, laissa tomber Johnny. Ce type, c'était quelqu'un. Et je crois que sa fille a de qui tenir.

Tony ouvrit la bouche, prêt à révéler que Sarah n'était pas vraiment la fille du juge, mais il se tut.

Il choisirait plus tard le bon moment. Plus tard.

*

* *

Malgré le meurtre des policiers chargés de la protection de Mandell, et en l'absence de témoin